

honnêteté de ses tantes n'eût été à l'abri de tout soupçon, le Parisien né malin aurait pu leur attribuer une secrète envie d'exploiter au profit de leur magasin un genre d'attrait qu'on n'y avait jamais rencontré. L'artiste le plus amoureux d'idéal n'aurait pas choisi d'autre modèle pour peindre sur un pur visage toutes les grâces printannières, un délicieux mélange de douceur, de fierté et de fraîcheur virginales. Françoise avait des mains et des pieds d'enfant, une taille élégante et souple, de grands yeux bleus dont le regard trahissait des trésors d'émotion et d'innocence, un teint dont on devinait la blancheur délicate sous une légère couche de hâle. On eût vainement cherché le moindre trait de ressemblance entre cette tête charmante et les figures renfrognées des deux vieilles mercières ; il était impossible de les voir ensemble sans songer aussitôt à une colombe dans un nid de chouettes, à une rose dans une touffe de chardons.

Hélas ! cet étonnement et ce contraste ne furent ressentis par personne plus vivement que par les principales intéressées. Absentes de Marboz depuis plus de trente ans, elles ne savaient presque rien de ce qui s'y était passé depuis leur départ. Elles avaient vaguement appris que Simon Machard, leur cousin, restait veuf avec cinq ou six enfants ; que son veuvage, aggravé par son inconduite, lui avait porté malheur ; enfin, qu'ayant eu la malencontreuse idée de se charger d'un relai de poste au moment même où s'achevaient les grandes lignes de chemin fer, il était à peu près ruiné. C'est alors qu'il songea à ses cousines de Paris, dont la fortune, lui disait-on, suivait une marche diamétralement contraire à la sienne. On lui conseilla de recourir à elles, de leur proposer sa fille aînée, qui ne pouvait manquer de leur être utile, et leur épargnerait bien des fatigues.—Qui sait ? ajoutaient les officieux ; les demoiselles Champlain n'ont pas d'autre parent ; Françoise a la chance de devenir un jour leur associée et plus tard leur héritière.

Simon Machard, croisé de paysan et de maquignon, et fort rusé quand il n'avait pas bu, mena très-habilement cette négociation, qui dura trois mois. Il ne laissa deviner de sa détresse présente que tout juste ce qu'il en fallait pour apitoyer les âmes charitables sans éveiller les méfiances. Avec cet instinct quasi divinatoire qui fait de certains villageois, dans le cercle étroit de leurs intérêts, des diplomates consommés, il comprit ce qu'il voulait dire et ce qu'il fallait cacher. Parmi les qualités de sa fille, il eut soin de ne mettre en avant que celles qui devaient répondre aux exigences de ses futures patronnes : sobriété, santé, activité, diligence, économie, propreté ; Françoise était bonne à tout ; le cœur à l'ou-